



**Mennonite
World Conference**

A Community of Anabaptist
related Churches

**Congreso
Mundial Menonita**

Una Comunidad de
Iglesias Anabautistas

**Conférence
Mennonite Mondiale**

Une Communauté
d'Églises Anabaptistes



Rassemblés en Un Seul

Thomas R Yoder Neufeld

Présentation faite au Conseil Général de la Conférence Mennonite Mondiale à Limuru, Kenya, le 26 avril 2018.

Partie III « Maintenir l'unité de l'Esprit – lorsqu'il est difficile de marcher ensemble »

Éphésiens 4/1 entame la deuxième partie de l'épître avec une exhortation « à marcher d'une manière digne de la vocation qui vous a été adressé »¹. Le verbe « marcher » est la façon dont la Bible préfère parler du mode de vie ou du comportement. Les anabaptistes parlent du discipulat comme étant une manière de « suivre Jésus », de « marcher derrière Jésus ». On pourrait dire que Jésus nous apprend à marcher. Évidemment, nous n'avons rien inventé. Les premiers disciples de Jésus appelaient leur mouvement « le Chemin » (Actes 9/2, 19/23, 22/14, 22). Nous marchons ensemble, d'un seul corps du Christ.

Compte tenu de ce que nous avons appris du corps de Christ et de son incroyable et difficile diversité, cette marche est loin d'être simple. Nous devons, après tout, marcher d'un *seul* corps. Est-ce même possible !?

¹ Traduction Louis Segond 1910

Comme je l'ai déjà dit, il y a la diversité de la création que le Créateur qualifie de « bonne ». À la CMM nous avons le privilège d'en avoir un aperçu. Et pourtant, même cette diversité d'origine divine complique la marche ensemble, n'est-ce-pas ?

Nous vivons, ensuite, la diversité générée par le péché, introduite dans la communauté de disciples de Jésus. Nous marchons côte à côte, blessés et bourreaux, victimes d'abus et responsables d'abus, opprimés et oppresseurs – dans *un* corps ! J'ai lu la partie qui concerne l'Afrique dans l'histoire de la CMM en préparation de notre rencontre ici à Limuru, et j'y ai vu comment, encore et encore, l'héritage du colonialisme laisse une marque sur le corps du Christ. Je suis conscient de l'affreuse histoire de colonialisme, de racisme et de violence de mon propre pays, le Canada, par rapport aux peuples autochtones. L'Église commence à peine à se sentir concernée par cette histoire et cet héritage. Nous sommes de plus en plus conscients, d'autre part, de l'abus de pouvoir et des abus sexuels dans l'Église. Notre réponse à cela est souvent péniblement variée. On peut aussi parler de la diversité (ou plutôt de la disparité) de statut et de richesse qui ne cesse de se creuser, y compris dans l'Église.

Nous pourrions appeler tout cela la diversité de l'échec, de l'isolement et du péché. Elle existe dans l'Église parce que nous l'apportons avec nous lorsque nous entrons dans le corps du Christ. Elle est là également parce que nous ne parvenons pas à réagir face à ces aspects de cette diversité destructive et à beaucoup d'autres. Elle existe aussi – et c'est important – parce que Dieu nous rassemble avec tout cela, non pas parce qu'il approuve ces aspects, mais parce qu'il nous accueille afin de nous re-crée ensemble et de former l'humain nouveau en Christ.

Enfin, il existe encore une autre sorte de diversité, la plus difficile. C'est une diversité extrêmement conflictuelle qui émerge non pas de nos péchés, mais de notre désir ardent d'être saints, fidèles, de suivre Jésus, d'être le peuple de Dieu. Nous sommes parfois en profond désaccord sur ce qu'il est juste de croire et de professer, sur la façon juste ou pacifique d'agir. Ces désaccords rendent le cheminement ensemble dans l'unité de l'Esprit extrêmement difficile, parce que nous sommes très peu souples sur ces sujets. Il est difficile de faire des compromis sur ce que l'on croit être l'enseignement sans équivoque de l'Écriture, ou la volonté claire de Dieu. Et je ne vous dis pas de le faire ! Mais, de ce fait, nous avons des disputes destructives les uns avec les autres à *l'intérieur* du corps de Christ.

Les anabaptistes connaissent très bien cette histoire. Depuis les débuts du mouvement, notre passion pour la fidélité, la non-conformité, notre désir d'incarner la vraie épouse du Christ « sans tâche ni ride » (Éphésiens 5/27), nous a rendu particulièrement vulnérables au virus du *Täuferkrankheit*, la maladie anabaptiste – le schisme, la division, la prise de distance d'avec les autres. Trop souvent, nous percevons ces séparations, non pas comme des signes de notre incapacité à marcher dans l'unité de l'Esprit, mais comme une preuve de notre fidélité, surtout lorsque c'est nous qui prenons nos distances ou qui nous séparons. Nous pensons honnêtement que nous protégeons l'Évangile et la fidélité de l'Église lorsque nous nous séparons de ceux qui ne partagent pas notre conception de la vie de disciple ou nos croyances.

Ces tensions existaient déjà à l'époque de Jésus. Lui-même se disputait avec les autres juifs sur l'interprétation de la sainteté et de la pureté. Ne soyez pas si sûrs que vous auriez fait partie de ceux qui ont suivi Jésus chez Levi, qui ont mangé avec les collecteurs d'impôt et les pécheurs (Marc 2/13-17). Ces tensions existaient au temps de Pierre, Paul et Jacques, qui n'étaient pas d'accord entre eux sur ce qu'il convenait de faire avec les non-juifs intéressés par la bonne nouvelle (Galates 1, 2). On trouve des exemples de diversité conflictuelle motivée par la fidélité à travers le Nouveau Testament.

Soyons clair. Cette diversité existe *au sein* de l'unité de l'Esprit. *C'est à cela* que l'unité de l'Esprit va ressemblé tant que « toutes choses » ne sont pas complètement rassemblées en Christ. *C'est cela* la paix du Christ par laquelle Dieu nous rassemble, nous dont l'attachement à

la fidélité nous transforme en étrangers et en ennemis les uns des autres à l'intérieur du corps du Christ. Comme je l'ai répété ces derniers jours, c'est justement là que réside la beauté de l'Église, sa perfection.

Dans chacun de vos contextes, vous pourriez dresser la liste des types de diversité qui font que marcher ensemble soit particulièrement difficile. Mais nous devons marcher de toutes manières si nous voulons suivre un Jésus qui marchait à la recherche des malades et des perdus, des hostiles et des isolés, pour les rassembler. Mais comment marchons-nous ensemble dans une unité fondamentalement hospitalière envers ceux qui rendent la marche dans l'unité si difficile ? Comment marchons-nous d'un seul corps de Christ, corps qui continue de chercher le proche et le lointain, qui va jusqu'à donner sa vie pour l'étranger et l'ennemi ? Comment « gardons-nous l'unité de l'Esprit par le lien de la paix » comme le dit Éphésiens 4/3 ? C'est la question à laquelle j'aimerais répondre dans cette dernière présentation.

Nous ne marchons pas seuls

Premièrement, nous devons reconnaître que nous ne marchons pas seuls. *Dieu marche avec nous*. Jésus est avec nous sur le chemin. Peut-être vous souvenez-vous de ce que nous avait dit notre sœur Rebecca Osiro, vice-présidente de la CMM, lors de l'Assemblée de la CMM réunie à Harrisburg in 2015, sur la tradition de *jakol khudo*, l'enleveur d'épine.² L'Esprit qui nous rassemble dans les murs de la maison de Dieu (2/22), est avec nous sur le chemin, il nous donne l'énergie, le souffle et le vent qui nous pousse. Jésus, pionnier de notre foi (Hébreux 2/10, 12/2), alors que nous sommes constamment mis à l'épreuve, marche avec nous, devant et derrière nous, tel l'enleveur d'épine.

Nous ne suivons pas Jésus tous seuls. Nous ne marchons pas seuls, individuellement. Nous ne vivons pas une vie de disciple tous seuls. *Nous marchons les uns avec les autres*. Nous nous appuyons les uns sur les autres, nous nous encourageons et nous corrigeons. Nous portons les fardeaux des autres lorsqu'ils deviennent trop lourds pour être portés seuls (Galates 6/2).

Mais nous nous irritons aussi les uns les autres sur le chemin, nous nous énervons. Il est tentant, à ce moment-là, alors que nous marchons ensemble, de chasser les autres du cercle, ou de vouloir quitter la communauté de marcheurs. Le lien de la paix dont Éphésiens 4/3 parle est justement là pour nous aider à marcher avec ceux avec qui nous ne voulons pas marcher. Dans Éphésiens 4/1, Paul se qualifie lui-même de prisonnier de Christ et pour Christ, littéralement « enchaîné » à Christ. Au verset 3, on nous exhorte à « garder l'unité de l'Esprit dans *la chaîne commune* de la paix » selon la traduction littérale. Les chaînes sont nécessaires à ce qui ne tient pas facilement ensemble. Nous sommes des prisonniers de la paix !

Évidemment, une telle unité de l'Esprit est particulièrement difficile. Il en sera ainsi tant qu'il y aura des personnes et des groupes brisés et isolés que l'Esprit veut rassembler dans la présence du Père (Éphésiens 2/18). Cette unité est la *base* essentielle, le *principe* de notre marche ensemble. Nous marchons ensemble à *cause* de l'unité de l'Esprit. Ce n'est pas le *résultat* de l'échec, de ne pas être parvenu à marcher ensemble en harmonie, en accord complet. On ne nous demande pas de créer cette unité, mais de la *garder*.

Comment marcher ensemble ?

Comment, alors, marcher ensemble avec tant de diversité ? De quelle façon le corps du Christ marche-t-il enchaîné à la paix ? Comment marcher, non seulement avec ceux avec qui nous aimons marcher, bras dessus, bras dessous, mais aussi avec ceux, enchaînés à nous par

² Rebecca Osiro & Tom Yoder Neufeld (Faith and Life Commission), "Walking in Doubt and Conviction/Caminemos con dudas y convicciones/En march avec des doutes et des convictions," *Proceedings/Memorias/Actes*, Mennonite World Conference Assembly 16, 2015, *Walking with God/caminemos con Dios/en marche avec Dieu*, 47-61.

l'Esprit, qui nous font trébucher, que nous devons aider et même porter ? Comment marcher ensemble lorsque le chemin devient difficile, voire dangereux et lorsque nous devons décider de la direction à prendre ?

Je ne peux rien faire de mieux, pour répondre à ces questions, que d'écouter à nouveau les premières paroles d'exhortation d'Éphésiens 4. Je crois que le fait qu'elles soient les premières instructions données sur la façon de marcher ensemble dans le corps du Christ revêt une grande importance :

Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de la vocation qui vous a été adressée, en toute humilité et douceur, avec patience, vous supportant les uns les autres avec charité, vous efforçant de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. (Éphésiens 4/1-3)³

Permettez-moi d'ajouter quelques passages bien connus de l'Écriture qui parlent également de la patience, de l'humilité et de se supporter mutuellement. Colossiens 3/12-15 dit à peu près la même chose :

Revêtez donc des sentiments de compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience. Supportez-vous les uns les autres, et si l'un a un grief contre l'autre, pardonnez-vous mutuellement ; comme le Seigneur vous a pardonné, faites de même, vous aussi. Et par-dessus tout, revêtez l'amour : c'est le lien parfait (traduit littéralement, « la chaîne mutuelle parfaite »). Que règne en vos cœurs la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés tous en un seul corps.

Philippiens 2

Écoutez encore Philippiens 2. Paul sait que la « *koinōnia* de l'Esprit » (2/1 ; « union », « partenariat » ou « communion », qui rassemble tous à « unité de l'Esprit »⁴) suppose les choses suivantes :

Ne faites rien par rivalité, rien par gloriole, mais, avec humilité, considérez les autres comme supérieurs à vous. Que chacun ne regarde pas à soi seulement, mais aussi aux autres. (Philippiens 2/3-4)

Paul sait que le meilleur modèle d'humilité est, ni plus ni moins, Jésus lui-même. Il s'inspire de l'un des plus beaux hymnes à la gloire de Jésus, Seigneur et Messie. Seulement, ici l'idée principale n'est pas Christ « notre paix » comme dans l'hymne d'Éphésiens 2, mais Christ humilié jusqu'à l'esclavage et la mort, puis exalté, à qui on confère le Nom au-dessus de tous noms. Il est intéressant de remarquer que Paul utilise cet hymne à Christ pour assier la base de nos modes de relations à l'intérieur du corps du Christ, de notre façon de marcher ensemble.

Comportez-vous (ayez en vous les mêmes sentiments, pensées) ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus Christ
lui qui est de condition divine
n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu.
Mais il s'est dépouillé,
prenant la condition de serviteur,
devenant semblable aux hommes,

³ Traduction Louis Segond 1910

⁴ Thomas R. Yoder Neufeld, *La koinōnia — ce don que nous avons en commun* (Commission Foi et Vie, Conseil Général, 2012). Une version abrégée est disponible sur le site de la CMM, dans la rubrique ressources de la Commission Foi et Vie. Pour lire l'œuvre complète en anglais voir *Mennonite Quarterly Review*, Juillet 2012 (disponible en ligne www.goshen.edu/mqr).

et, reconnu à son aspect comme un homme,
il s'est abaissé,
devenant obéissant jusqu'à la mort,
à la mort sur une croix. (Philippiens 2/6-8)

Avoir les « mêmes sentiments » que Christ, penser comme Christ, avoir le même point de vue, c'est donner sa propre vie à ceux qui sont avec vous dans le corps du Christ, en particulier ceux qui vous demandent toute l'humilité, la patience et le respect dont vous êtes capable. Comme cela a dû être difficile pour les juifs et les non-juifs de chanter ensemble cet hymne si exigeant ! Aujourd'hui, c'est encore difficile si l'on fait vraiment attention à ce qu'il exige !

1 Corinthiens 13

Vous connaissez sans doute par cœur 1 Corinthiens 13, le fameux « chapitre de l'amour ». Dans beaucoup d'églises, il est souvent cité lors des mariages. Il est en effet très adapté à l'occasion. Mais c'est en réalité l'un des textes les plus radicalement orienté vers l'Église. Il parle directement de la façon dont nous devons marcher ensemble dans le corps du Christ. Les Corinthiens étaient déchirés par la concurrence spirituelle, le chaos moral et le factionnalisme. Mais Paul ne les a pas abandonnés, il n'a pas décrété que ses efforts avaient été en vain. Au contraire, au chapitre 12 il leurs rappelle qu'ils sont, même dans l'état actuel de conflit, rien de moins que le corps du Christ. Puis, pour répondre plus complètement à leur problème d'unité, Paul a recouru à l'amour :

L'amour prend patience, l'amour rend service, il ne jalouse pas, il ne plastronne pas, il ne s'enfle pas d'orgueil, il ne fait rien de laid, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'irrite pas, il n'entretient pas de rancune, il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il trouve sa joie dans la vérité. Il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il endure tout. L'amour ne disparaît jamais. (1 Corinthiens 13/4-8)

Matthieu 18

Paul a tout appris de Jésus. Dans Matthieu 18, « le sermon à l'Église » de Jésus commence parce que les disciples demandent à Jésus qui est le plus grand dans le Royaume. Jésus répond en leur montrant un enfant, littéralement, un petit garçon esclave, quelqu'un qui se trouve tout en bas de l'échelle sociale. Et il leurs dit :

« En vérité, je vous le déclare, si vous ne changez et ne devenez comme les enfants, non, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. Celui-là donc qui se fera petit comme cet enfant, voilà le plus grand dans le Royaume des cieux. Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même. »
(Matthieu 18/4-5)

Jésus s'incarne dans les plus vulnérables et les moins puissants des marcheurs, ceux qui ont le moins d'expérience, qui sont fragiles et facilement induits en erreur. C'est de là qu'il mène notre marche. Alors qu'il marche avec nous, il est à la fois Seigneur et Sauveur, *jakol khudo*, et le membre le plus petit, le plus faible du corps.

Peut-être commençons-nous à comprendre pourquoi on insiste tant sur l'humilité, la patience, le pardon et la capacité à se supporter mutuellement. Penchons-nous de plus près sur ces qualités.

Humilité, patience, se supporter les uns les autres

L'humilité, la patience, se supporter mutuellement, c'est comme ça que l'humain nouveau, le corps encore informe du Christ, marche. Et seulement comme ça ! À l'époque de Jésus et de Paul, l'humilité était très liée à l'humiliation. L'humilité était associée à la démarche trébuchante ou le pas traînant des esclaves. Ce n'était pas digne de quelqu'un de haut placé, encore moins

des « fils de Dieu » car César aimait qu'on le vénère comme un Dieu. Mais le Nouveau Testament est univoque : l'humilité est absolument essentielle pour suivre Christ, pour marcher comme il a marché, en un seul corps. Nous qui avons été sauvés par la grâce, élevés et assis avec Christ dans les cieux (2/5,6), nous marchons ensemble comme des esclaves enchaînés. C'est ce que veut dire marcher d'une manière « digne de la vocation qui nous a été adressée » (4/1)

Quel mélange ! dignité et humilité. Pourtant, pour Paul il s'agit de liberté ! En tant que fils et filles de Dieu, nous *choisissons* cet esclavage mutuel, nous *choisissons* l'humilité. Comme Paul le dit dans Galates 5/13 :

Vous, frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés. Seulement, que cette liberté ne donne aucune prise à la chair ! Mais, par l'amour, mettez-vous au service les uns des autres.

Je dois avouer que j'ai du mal avec cette image. Je sais que parler d'esclavage sur un continent qui a été dévasté et humilié par l'esclavage est particulièrement perturbant. Et d'en parler alors que je fais moi-même partie de la culture qui a profité de cette brutalité, rend l'exercice encore plus difficile. Mais si nous trouvons cette image répugnante, Paul et ses lecteurs aussi. Gardez à l'esprit qu'ils connaissaient bien l'esclavage. Beaucoup de membres de leurs églises étaient esclaves. Je crois que Paul choisit délibérément une image profondément répugnante pour montrer que si nous voulons marcher ensemble dans le corps de « l'humain nouveau », dans « l'unité de l'Esprit », nous devons prendre exemple sur celui qui est notre Seigneur, notre chef et qui, pourtant, s'est dépouillé et a pris la forme de l'esclave (Philippiens 2/6-11), a lavé les pieds de ses élèves (Jean 13/1-17), a donné sa vie sur la croix non seulement pour ses amis mais aussi pour ses ennemis (Romains 5). C'est la seule façon de faire face à la diversité à laquelle l'Esprit nous invite et à l'unité qu'il créé. Il n'y a pas d'autre manière de marcher ensemble en tant que corps du Christ.

Peut-être pourrions-nous trouver une autre image que celle de l'esclavage et des chaînes. Une image qui exprimerait mieux ce dépouillement radical de nous-mêmes pour le bien de nos sœurs et frères et du corps du Christ. J'en serais ravi. Même si nous parvenions à en trouver une autre, elle serait sans doute tout aussi insultante et bouleversante justement parce qu'elle irait à l'encontre de notre tendance naturelle, de notre « chaire » pour reprendre le mot de Paul. Marcher ensemble dans l'unité de l'Esprit nous poussera toujours vers nos limites. L'unité est difficile !

La *Patience* est citée avec l'humilité dans tous les textes. Notre frère, bien-aimé de beaucoup ici, Alan Kreider, qui nous a récemment quitté, a mis en évidence la part essentielle de la patience dans le témoignage de l'église primitive des premiers siècles.⁵ Il l'appelle le *habitus*, marcher normalement, pourrait-on dire. C'est un aspect de la culture d'église essentiel à sa vie et à son témoignage. Comme l'humilité, la patience est primordiale pour marcher ensemble dans l'unité de l'Esprit.

La patience est une vertu, c'est vrai. Mais une vertu est trop abstraite. En réalité, il s'agit de la façon la plus pratique qui soit de marcher ensemble d'un seul corps. Parce que nous sommes si différents en termes de santé, de richesse, de maturité, de culture, d'éthique et de théologie, nous ne pouvons pas marcher ensemble sans patience. C'est pratiquement un maillon dans la chaîne de la paix. Le mot « chaîne », n'est sans doute pas approprié. Même si c'est une image utile pour nous faire prendre conscience de la façon dont l'Esprit nous attache les uns aux autres, c'est une image trop statique pour représenter la flexibilité de la patience. Lorsque ma

⁵ Titre disponible uniquement en anglais: Alan Kreider, *The Patient Ferment of the Early Church: The Improbable Rise of Christianity in the Roman Empire* (Grand Rapids, MI: Baker Academic, 2016)

mère avait 80 ans, je lui ai dit que ce que j'aimais tant chez elle c'était qu'en grandissant, la corde qui nous reliait n'était pas trop courte pour m'empêcher d'apprendre à marcher, de faire des erreurs, d'essayer de nouvelles choses, de devenir adulte. Mais, j'ai *toujours* su qu'elle ne lâcherait jamais l'autre bout de la corde, qu'elle priait pour moi dans son amour patient pour un fils dont, certainement, elle n'a pas toujours compris les décisions.

Sans doute est-ce aussi cela que veut dire la patience dans le corps du Christ. Nous sommes liés les uns aux autres par l'Esprit, mais nous avons parfois besoin de nous donner un peu d'espace pour murir et même pour commettre des erreurs, tout en restant liés afin de nous aider mutuellement à grandir, à murir, pour nous corriger et être corrigé, autrement dit, à participer ensemble à la naissance de l'humain nouveau.

Cette patience, c'est Dieu qui nous l'enseigne, lui qui, par Christ, ne nous laisse pas tomber. Vous le savez : nous nous tournons vers Dieu, jour après jour, semaine après semaine, pour demander son pardon, son aide en sachant que nous pouvons compter sur le lien patient et inébranlable qui nous attache à notre parent céleste.

Le Seigneur ne tarde pas à tenir sa promesse, alors que certains prétendent qu'il a du retard, mais il fait preuve de patience envers vous, ne voulant pas que quelques-uns périssent mais que tous parviennent à la conversion. (2 Pierre 3/9)

Ces paroles de 2 Pierre nous rappellent que la patience est la pratique de l'*espoir*. La patience c'est ne pas abandonner, ne pas se désengager, même si la patience en prend parfois l'apparence. C'est un profond désir de changement, de retournement, de nouveaux modes de penser – ce sont d'autres façons de mieux traduire « conversion ». L'humilité nécessite la conviction que mon frère et ma sœur, qui marchent avec moi, font preuve de la même patience envers moi, dans l'espoir de voir des signes de transformation dans ma vie.

Éphésiens 4/2 parle de « se supporter les uns les autres dans l'amour », 1 Corinthiens 13/7 parle d'un amour qui « excuse tout, croit tout, espère tout, endure tout ». Ou qui « souffre tout ». Les anabaptistes ont bien connu la souffrance au cours des siècles. La Commission Diacre la met au cœur de ses préoccupations. C'est un des sujets principaux de notre théologie. Mais d'habitude, c'était la souffrance que nous infligeaient nos adversaires qui mettait notre foi à l'épreuve. Ici, j'aimerais dire, qu'à l'*intérieur* du corps du Christ, à l'*intérieur* de l'unité de l'Esprit, ce seront souvent nos frères et sœurs, ou des groupes entiers de frères et sœurs, qui nous donneront l'occasion de porter la croix, d'aimer nos ennemis, de nous supporter comme Christ nous a supporté – jour après jour.

Récemment, le mot « *indulgence* » a pris de l'importance dans la manière dont les églises nord-américaines gèrent les conflits qui tournent autour de l'éthique sexuelle. Certains le voient comme une version de la tolérance. Mais le terme « tolérance », comme il est employé aujourd'hui, fait souvent référence aux droits des individus. Et parfois, il signifie, laisser chacun tranquille. Mais l'action d'« endurer » ou de « se supporter les uns les autres » dont parle Paul est tout à fait différente. C'est une autre façon de parler de patience, de souffrance et de se supporter les uns les autres. Cette patience endurente, ne laisse *pas* l'autre tranquille sciemment. Il ne s'agit pas de s'accommoder les uns des autres. Mais plutôt, de s'impliquer patiemment dans la vie des autres même si c'est douloureux. C'est l'amour qui « endure tout » comme le dit 1 Corinthiens 13, même lorsque nous sommes au bout de notre patience et qu'elle ne semble pas donner les fruits de la conversion. Nous « supportons » nos frères et sœurs qui s'égarer, nous pleurons avec ceux dont les enfants s'égarer, comme un berger qui part chercher une seule brebis égarée (Matthieu 18/12-14). Nous nous supportons les uns les autres parce que nous nous aimons avec l'amour que l'esprit qui nous unit déverse dans nos cœurs (Romains 5/3-5). Ainsi, nous pouvons marcher ensemble dans cette unité compliquée de l'esprit.

Pardon

C'est très clair dans 3 Colossiens, tout cela est en lien étroit avec le pardon. Il n'y a pas d'unité de l'esprit sans pardon. Nous entrons tous dans le corps, avec nos blessures qui nous mettent sur la défensive, nous rendent méfiants ou arrogants et qui nous donnent envie de tout contrôler. Sans pardon, il est impossible de marcher dans l'unité de l'esprit.

Les milieux anabaptistes sont devenus méfiants du pardon, en particuliers ceux qui craignent que l'Église ait trop souvent demandé pardon pour faire taire les victimes d'abus sexuels afin de protéger les agresseurs et sauvegarder sa réputation. Je crois que c'est une préoccupation très sérieuse. N'oublions pas que lorsque Jésus ordonne le plus fermement de pardonner, dans Matthieu 18, il commence par un avertissement, tout aussi ferme, pour ceux qui abusent des plus vulnérables, les « plus petits » et les exploitent (18/6-10). Jésus nous demande de pardonner *dans le cadre* d'une solidarité radicale avec les plus vulnérables. Il va jusqu'à s'identifier lui-même aux plus vulnérables (18/5). Nous connaissons bien Matthieu 25. Je paraphrase : « Où étais-tu lorsque j'étais nu, en prison et affamé ? » Aujourd'hui on pourrait ajouter : « Où étais-tu lorsque j'étais victime d'abus sexuels ? »

Nous ne pouvons pas éviter le fait que pardonner signifie toujours prendre sur soit les blessures et les pertes qui ont été infligées. Cependant, le but du pardon n'est pas de laisser celui qui nuit continuer d'agir en toute impunité. Pardonner ce n'est pas couper les ponts, laisser partir. C'est un acte de solidarité radical et puissant avec celui qui pèche contre nous, en laissant la possibilité d'une repentance et d'une transformation. C'est la pratique patiente de la foi, de l'espérance et de l'amour avec celui ou ceux qui nous font du mal. Pardonner est donc l'usage du pouvoir pour le bien des autres, tout comme Dieu en fait usage avec nous.

Bien sûr, lorsque nous pardonnons, nous courrons le risque d'être trahis par ceux à qui nous pardonnons et qui refusent de changer ou de se réconcilier. Mais ne trahissons-nous pas aussi le pardon que Dieu nous accorde encore et toujours ? Évidemment notre patience va s'étioler et nous serons tentés de demander comme Pierre : « Combien de fois dois-je pardonner ? Jusqu'à sept fois ? » Et la réponse de Jésus ? « Soixante-dix fois sept fois ! » Autrement dit, le lien de la paix s'étire autant que l'amour et l'espérance le permettent. Voilà ce que signifie avoir « les sentiments du Christ » (Philippiens 2/5). Nous ne marcherons ensemble, comme corps du Christ, dans l'unité transformatrice de l'esprit, que si le pardon devient un aspect primordial de notre culture de marcheurs.

La traduction habituelle d'Éphésiens 4/32 est : « Pardonnez-vous mutuellement, comme Dieu vous a pardonné en Christ. » Une traduction plus littérale du grec donne : « Graciez-vous mutuellement, comme Dieu vous a gracié en Christ. » Dieu nous a sauvé par la grâce (Éphésiens 2/5,8), en nous créant à nouveau dans le corps gracieux de Christ, dans l'unité transformatrice de la nouvelle création. Pour imiter Dieu (Éphésiens 5/1) il faut que nous participions à l'action de cette grâce salvatrice entre nous. C'est cela que Paul dit dans Romains 14 et 15, lorsqu'il nous demande de « nous accueillir comme Christ nous a accueilli ». Pour résumer, nous devons pratiquer l'hospitalité radicale les uns avec les autres avec énormément de persévérance et de patience, exactement comme le fait le Christ. Le mot que Paul emploie pour parler d'hospitalité dans Romains 12/12 se traduit littéralement par « amour pour les étrangers ». Nos sœurs et frères, que nous percevons souvent comme des étrangers, peuvent-ils compter sur un tel amour rempli de grâce de notre part ?

Cette grâce nous coûte. Accueillir l'autre signifie prendre la croix dans la relation à l'autre, pour l'autre. Avons-nous le courage de marcher ensemble dans ce cas ? Osera-t-on *ne pas* marcher ensemble dans cette grâce qui a coûté la vie à Christ (Éphésiens 5/2) ?

Dire la vérité AVEC notre prochain⁶

Rappelez-vous la phrase de 1 Corinthiens 13/6 : « [L'amour] ne se réjouit pas de l'injustice, mais il trouve sa joie dans la vérité. » Cela me rappelle 3 Jean 1/4 : « Ma plus grande joie, c'est d'apprendre que mes enfants marchent dans la lumière de la vérité. »

À quelle vérité Paul et Jean font-ils allusion ? D'après mon expérience, la vérité peut rendre la marche dans l'unité de l'esprit difficile. Comment ? La vérité est importante pour nous, et c'est bien. Nous voulons être sûrs que nos convictions les plus essentielles à notre foi soient vraies, en termes théologiques ou éthiques. Mais, comme nous le savons bien, la force de la conviction peut facilement se transformer en rigidité ou fermeture d'esprit qui rend l'action de « marcher ensemble dans la vérité », comme dans 3 Jean, très difficile. Nous sommes très fréquemment confrontés à cela dans notre communauté anabaptiste. La fixation sur la vérité nous a parfois amené à nous diviser.

En réalité, nous ne devons pas avoir peur de la vérité, ni d'y tenir tant, si nous voulons l'unité. C'est en fait, l'inverse. Éphésiens nous aide à le comprendre. D'abord, il nous rappelle que la vérité n'est pas abstraite. Dieu nous a donné « la parole de vérité », le « *logos* de la vérité », la bonne nouvelle de notre libération, de notre salut (Éphésiens 1/13). Mais il ne s'agit pas d'une vérité *sur* Jésus. *Jésus lui-même* est la vérité. La parole vraie a pris chair comme Jean 1/14 nous le rappelle. « Je suis le chemin, la vérité et la vie, » nous dit Jésus dans Jean 14/6. Oui, la vérité *sur* Jésus est importante : qui il est, le Christ, la Parole non seulement avec Dieu mais Dieu lui-même. La vérité que Jésus nous enseigne est importante. Le sermon sur la montagne and Matthieu 5-7 en est l'exemple le plus connu. Mais, et c'est le plus important, la vérité est « *en* Jésus » (Éphésiens 4/21) qui est « notre paix » (2/14-16). Il est la vérité qui nous lie dans l'unité de l'esprit – la vérité qui accueille les inconnus, les pécheurs, les étrangers et les ennemis dans le ventre maternel, transformateur, et re-créateur du Christ.

Je crois qu'il est urgent, *pour le bien de l'unité dans l'esprit*, que nous solidifions notre compréhension de cette vérité fondamentale, sinon nous risquons de nous laisser emporter de-ci de-là au gré du vent (et ce n'est pas le vent de l'Esprit de Dieu) par toutes les fantaisies et les courants d'enseignements qui menacent de déchirer le corps du Christ, et contre lesquels Éphésiens 4/14 nous met en garde. L'idée que *ma* compréhension de la vérité est plus importante que *mon unité avec toi* dans le corps du Christ ne serait-elle pas l'un de ces courants néfastes ?

Comme nous le savons, pour l'avoir vécu, la recherche et l'attachement à la vérité peuvent créer des conflits et des divisions dans l'Église. Nous ne devons pas pour autant éviter cette recherche et cet attachement. Il ne faut pas être trop susceptible et il faut même en avoir dans le ventre (avoir du cran), parfois, pour marcher avec d'autres chercheurs de vérité. D'ailleurs, le mot « compassion » que nous avons lu dans Philippiens 2/1 signifie littéralement « entrailles ». Nous pourrions le prendre comme une exhortation à « en avoir dans le ventre » pour rester dans la *koinonia* de l'Esprit lorsque la recherche de la vérité se transforme en dispute. Souvenez-vous, la vérité qui est « en Jésus » nous fait penser comme lui, avoir ses sentiments, partager sa patience qui supporte, ses efforts persistants pour nous corriger et nous renouveler. Voilà en quoi consiste « apprendre le Christ » comme le dit Éphésiens 4/20.

Éphésiens appelle cela « vériter » (4/15). Bien sûr, ce mot n'existe pas en français. Je ne sais pas si c'est le cas dans vos langues maternelles. Beaucoup de traductions ont donc choisit « confesser/proclamer la vérité dans l'amour ». Mais « vériter » veut dire bien plus que proclamer. Cela veut dire, être dans la vérité, la vivre, être authentique, mais surtout, être en

⁶ Je n'ai eu le temps que d'évoquer brièvement cette partie à Limuru. Voici ce que j'aurais voulu dire si j'en avais eu le temps.

Christ, être dans la vérité qui est en Jésus, celui qui est notre paix. « Vériter » c'est aimer comme Jésus aimait. « Vériter » c'est avoir recourt à toute la grâce transformatrice et à toute la patience pour supporter nos sœurs et frères dans les conflits et les désaccords que Dieu impose sur les proches et les éloignés, les étrangers et les ennemis (2/11-22). C'est être suffisamment humble pour accepter que nous ne savons pas tout, que « nous voyons dans un miroir et de façon confuse » comme le dit 1 Corinthiens 13/12. Nous marchons tous ensemble, étrangers et ennemis dans le corps du Christ, dans la vérité. Vérité qui dit que nous et eux sommes nés de nouveau dans un « humain nouveau ». Le verset 15 continue et nous dit que c'est ainsi que nous grandirons vers le Christ (4/15).

Chacun d'entre nous a besoin d'entendre des paroles d'encouragement et de soutien. Elles nous « élèvent ». Elles sont la manifestation de l'acte de « vériter dans l'amour ». Mais parfois, « vériter » c'est dire la vérité qui est dure à entendre, dure à recevoir et dure à dire. Elle peut être prise comme un jugement ou une critique. Alors, « vériter dans l'amour » signifie être prêt à dire ce que l'amour exige. Les parents savent bien de quoi je parle. Les époux, amis, enseignants aussi. « Vériter » sera toujours la pratique de la solidarité dans le corps du Christ, toujours avec l'intention de nous élever les uns les autres jusqu'à ce que nous arrivions ensemble à la plénitude du Christ (4/13). Pour cela nous devons aussi être ouverts et à l'écoute de ce que nous disent nos frères et sœurs, nos paroisses, nos unions d'églises, et nous devons le prendre comme un acte d'amour même lorsque la communication nous met mal à l'aise, nous fait mal ou que nous nous sentons jugés. Nous devons, à la fois, faire preuve de cran et de compassion pour avoir une ouverture d'esprit, des cœurs tendres et ne pas être susceptibles pour marcher ensemble dans la vérité, dans l'unité de l'Esprit.

Dans Éphésiens 4/25, on peut lire « que chacun dise la vérité avec son prochain ». La plupart des traductions française disent « dise la vérité à son prochain », comme dans Zacharie 8/16 qu'Éphésiens cite : « dites-vous la vérité *l'un à l'autre* ; dans vos tribunaux, prononcez des jugements véridiques qui rétablissent la paix ». Cependant, Éphésiens apporte une distinction modeste mais importante : « que chacun dise la vérité *avec* son prochain, car nous sommes membres les uns des autres. »

Dire la vérité est donc bien plus que simplement parler. Cela veut dire « vériter » *ensemble*, avec les autres membres du corps du Christ. C'est dire la vérité, non pas à notre prochain, mais *pour* notre prochain, *en solidarité* avec les membres d'un seul corps, dans l'espoir d'un changement et d'une nouvelle création. Dans le corps du Christ, dans l'unité de l'Esprit, « dire les choses telles qu'elles sont » c'est toujours parler avec l'espoir de trouver la vérité en Jésus. La seule vérité qui vaille la peine d'être dite dans le corps du Christ est la vérité issue de l'amour, peu importe si cette vérité est difficile à entendre. Qu'elle soit toujours dite avec courage, mais aussi avec humilité, patience et, surtout, avec amour.

Voir la face de Dieu en chacun

J'aimerais attirer votre attention sur un dernier point. Dans Éphésiens, la création de l'humain nouveau est une autre façon de dire que Dieu nous recrée à son image (2/10 ; 4/24). Arrivera-t-on à voir le visage de Dieu dans les « autres », ces « étrangers » ou même ces « ennemis » à *l'intérieur* du corps du Christ, ceux qui rendent la marche si difficile ?

Lorsque Jacob et Ésaü, des jumeaux qui se battaient déjà dans le ventre de Rebecca, se rencontrent après des années d'éloignement amer, remplis de culpabilité, de peur et de colère, ils se prennent dans les bras et s'embrassent. Jacob parvient à dire à son frère qu'il a si horriblement trompé et qui avait juré de le tuer : « j'ai vu ta face comme on voit la face de Dieu » (Genèse 33/10).

Prenons encore l'origine de l'image du « corps du Christ ». Elle vient d'un moment extrêmement difficile dans la relation de Paul avec ses bien-aimés Corinthiens. Ils l'accusent d'être un mauvais orateur. Ils l'accusent aussi de ne pas être un vrai apôtre, et aussi de détourner des fonds. Ils n'ont pas apprécié qu'il leur fasse des reproches. Que répond Paul ? « Vous êtes le corps du Christ ! Vous êtes le Christ pour moi, je suis le Christ pour vous ! » (pour résumer 1 Corinthiens 12). À un autre moment, en plein milieu d'une dispute grave durant laquelle la légitimité de Paul en tant qu'apôtre est remise en question, Paul dit des Corinthiens qu'ils sont une lettre du Christ, le Nouveau Testament en cours de fabrication (2 Corinthiens 3). Ou encore, même si les « piliers » de Jérusalem comme Pierre, Jacques ou Jean, n'ont eu de cesse de critiquer sa mission, Paul réagit en organisant le premier Comité Central Mennonite, une collecte parmi les croyants non-juifs pour l'envoyer aux croyants juifs en Judée qui souffraient de la famine.

Nous pourrions « garder l'unité de l'Esprit » (Éphésiens 4/3) lorsque nous pourrions voir « la face de Dieu » dans celle de nos sœurs et frères avec lesquels nous avons le plus de mal.

Le lien peut-il se déchirer ? La chaîne se briser ?

La chaîne de l'unité peut-elle se briser ? Les liens de la paix peuvent-ils se déchirer ? Malheureusement, la chaîne de la paix se brise. L'égo, le pouvoir, le contrôle, les visions qui s'entrechoquent, les disputes sur la direction à prendre, les sujets polémiques sur la foi et le comportement – tout cela semble faire qu'il soit impossible de marcher ensemble. Sans doute y a-t-il des moments où il semble que les déchirures soient inévitables, lorsque notre patience les uns envers les autres s'épuise. Même dans ces moments-là, j'entends encore Jésus dire « 70 fois 7 ».

Je suis convaincu que même dans ces moments-là, nous devons avoir une profonde conscience de l'unité dynamique de l'Esprit. Dieu veut rassembler *toutes choses* en Christ, y compris nos brisures et nos déchirures, nos ruptures et nos schismes. En Christ, Dieu les amène dans la présence transformatrice et créatrice de la grâce. Si nous pouvons nous redécouvrir dans le corps de celui qui est « notre paix » et « *leur* paix » aussi (!), si nous pouvons mettre cette profonde conscience d'unité au cœur de notre vie de disciple, de notre travail pour la paix, de notre vision de l'Église, alors nous verrons beaucoup moins de cas de *Täuferkrankheit*, la maladie anabaptiste pour qui la séparation est une solution.

Il y a des exemples qui illustrent comment Dieu utilise même les ruptures et les schismes pour sauver. Les historiens parmi nous pourront nous dire comment nos schismes ont parfois été l'occasion de se secouer et ont amené un renouveau et une plus grande fidélité. Ils ont affûté notre capacité à voir ce qui devait être corrigé, ce à quoi nous devons nous ouvrir, comment et où nous devons changer. Et puis, parfois, il a fallu une rupture pour voir émerger la surprise de la grâce, lorsque des membres du corps du Christ qui s'étaient éloignés trouvent le moyen de confesser et de se réconcilier. Dieu n'abandonne pas, la grâce est très tenace.

Voilà, en substance, le miracle de la CMM. Beaucoup de nos églises membres sont issues de ces ruptures. Et pourtant, nous voilà, à marcher ensemble, à nous réjouir dans la diversité, même lorsqu'elle prend racine dans un passé douloureux. En 2010, nous avons vu comment Dieu nous a rapproché de nos sœurs et frères luthériens après 500 ans d'éloignement. En se réconciliant les uns avec les autres, nous prenons conscience que même notre éloignement était contenu *dans* le corps du Christ. C'est fort de cette conviction que nous continuons de dialoguer avec les catholiques, les luthériens et les adventistes du septième jour.

L'unité de l'esprit est plus grande et plus profonde que n'importe laquelle de nos institutions, que ce soit les paroisses, les unions d'églises ou les dénominations. C'est vrai, ces structures et ces organisations sont les lieux où notre attachement à l'unité est le plus rudement mis à l'épreuve. Les lieux où nous devons fournir le plus d'efforts pour marcher ensemble, où nous cherchons

l'unité de la foi et la plénitude du Christ (Éphésiens 4/13). Mais l'unité de l'esprit, ce n'est pas la même chose que telle ou telle institution, telle union d'églises ou paroisse. Elle est bien plus grande et plus profonde et beaucoup plus radicale. Vous savez que dans le monde des affaires, plus grand n'est pas toujours meilleur, que la concurrence est une bonne chose qui libère la créativité et l'innovation. N'en n'irait-t-il pas de même pour « l'économie de la grâce » (Éphésiens 3/2), pour l'unité de l'esprit ?

Comme je l'ai dit dans la première partie, les anabaptistes ne sont pas très à l'aise avec l'unité. Nous craignons que l'accent mis sur le discipulat et la non-conformité passe au second plan si nous insistons trop sur l'unité. J'espère qu'il est à présent clair que garder l'unité dans l'esprit, c'est imiter Dieu et marcher comme Christ qui a donné sa vie (Éphésiens 5/1) pour que nous puissions vivre, rien de moins. Marcher ensemble, conserver cette unité, est l'acte de discipulat et de travail pour la paix le plus radical qui soit. Paul insiste, dans son « sermon sur la montagne », dans Romains 12, sur le fait que nous allons devoir être radicaux dans notre non-conformité, transformés en esprit, en un seul corps (12/4) lorsque nous exerçons la miséricorde avec hilarité (traduction littérale) (12/8), lorsque nous persécutons les étrangers à coup d'amour (12/13), lorsque nous bénissons ceux qui nous persécutent (12/14). Pour chacun d'entre nous, l'unité est la tâche la plus difficile que nous ayons jamais à accomplir. Plus nous sommes fidèles, et plus elle devient difficile. Nous devons la mettre au centre de notre vision de la vie de disciple. C'est ce qu'exige notre renouvellement commun en Christ. Seulement ainsi pourrons-nous prendre part au rassemblement sauvage et généreux de Dieu.

Alors conservons précieusement cette unité, sachant que celui qui a commencé cette œuvre la terminera, peu importe le nombre de jours, d'années ou de millénaires que cela prendra. Dieu est tout aussi patient qu'il est tenace.

À Dieu, merci.

Au moment de la rédaction de ce texte, Thomas R Yoder Neufeld est président de la Commission Foi et Vie. Il est professeur retraité d'études religieuses (Nouveau Testament), de paix et de conflit à l'Université Conrad Grebel à Waterloo, Ontario, Canada.